



Centre dramatique
national
de Saint-Denis
DIRECTION
JULIE DELIQUET

REVUE DE PRESSE

ET LE CŒUR FUME ENCORE

Margaux Eskenazi



«ET LE CŒUR FUME ENCORE», SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

Par [Anne Diatkine Envoyée spéciale à Avignon](#) — 21 juillet 2019

Invitée dans le off du Festival d'Avignon, la jeune compagnie Nova explore la mémoire des acteurs du conflit avec une énergie et un talent incontestables.



La pièce de Alice Carré et Margaux Eskenazi est jouée dans le off d'Avignon.

Photo Loïc Nys. Sileks

Il arrive que les spectacles se fassent signe alors que tout les oppose dans leur choix esthétique, leur économie, et le type de théâtres dans lesquels ils se donnent. Tandis que le collectif allemand Rimini Protokoll se plonge dans la mémoire cubaine avec *Granma, les trombones de La Havane (lire ci-contre)* au même moment dans le off, la jeune metteuse en scène Margaux Eskenazi et la compagnie Nova font un tabac en explorant les traces de la guerre d'Algérie à travers, là aussi, la génération des grands-parents.

TORTURE

Acteurs, metteuse en scène : tous ont recueilli les témoignages de leurs aïeux et de leur entourage afin de construire une pièce kaléidoscopique qui restitue des parcours intimes parfois jamais dits. Sont portés sur le plateau aussi bien une extraordinaire réunion d'anciens combattants qui tourne au désastre (Eva Rami, formidable) que des militants du FLN ou le procès de Jérôme Lindon pour la publication de livres condamnant la torture. Ou encore le discours d'entrée à l'Académie française d'Assia Djebar en 2006 (topissime Loup Balthazar).

Qu'est-ce qui nous emporte dans ce mouvement, un brin didactique ? De toute évidence, ce sont les acteurs, jeunes, complètement investis, qui interprètent une multitude de rôles, hommes, femmes, Algériens, Français, à l'énergie et au talent parfaitement visibles.

Promesse

D'accord, l'absence de sonorisation les oblige à projeter leur voix, loin des conventions désormais habituelles pour le distingué public du in et du théâtre subventionné. Les acteurs jouent franc jeu, ils exposent dès leur entrée leur démarche documentaire et les rôles qu'ils interpréteront, mais on oublie vite la légère frayeur que peut susciter la clarification, tant la pièce tient sa promesse de faire advenir des bribes de mémoire, sans la figer. L'un des plus beaux moments advient lorsque Daniel, harki, raconte son arrivée en France avec ses parents dans le camp de Bias (Lot-et-Garonne), où ils resteront entassés dix ans.

La pièce est ambitieuse, elle embrasse tout, tous azimuts, on y croise tout autant Edouard Glissant que Zidane et Thuram, ou encore des anonymes. Et pourquoi pas ? Le titre, *Et le cœur fume encore*, est tiré d'un poème de Kateb Yacine, il sera dit par l'un des personnages, émigré algérien, au côté d'un harki. Ils ont grandi ensemble et se retrouvent à Mantes-la-Jolie (Yvelines) dans la même HLM, pacifiant malgré eux.

[Anne Diatkine Envoyée spéciale à Avignon](#)

L'Humanité

***Et le cœur fume encore* d'Alice Carré et Margaux Eskenazi Gilgamesh Belleville, Avignon (84).**

Jusqu'au 26 juillet.

AVIGNON/OFF

Arrêts sur images



Avignon (Vaucluse),
envoyée spéciale.

Décidément, on n'en a pas fini avec la guerre d'Algérie. Au Festival d'Avignon, elle est au cœur du spectacle d'Alexandra Badea présenté ces jours derniers dans le in, *Points de non-retour - Quais de Seine*, un compte à rebours dont le point culminant est le 17 octobre 1961, au fil d'une histoire d'amour impossible entre une fille de colons et un jeune Algérien, récit sur fond historique fictionné, pas très convaincant malgré l'engagement des acteurs.

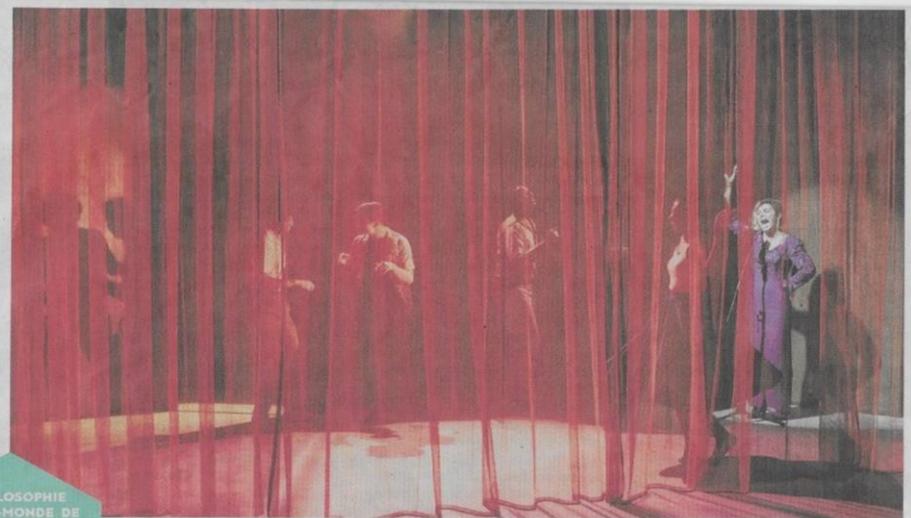
Cette guerre, longtemps sans nom, traverse le spectacle de Margaux Eskenazi et Alice Carré, *Et le cœur fume encore* (un vers de Kateb Yacine), à travers l'itinéraire croisé de sept personnages dont les récits, mis bout à bout, reconstituent le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée. Toutes deux travaillent sur une matière vivante, la parole collectée qu'elles croisent avec des faits historiques avérés, mais aussi avec la voix des poètes, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Albert Camus, Assia Djebar... redonnant vie à cette mémoire empêchée, censurée, auto-censurée. Un travail de longue haleine, d'écoute, où les personnages racontent leur guerre, leur engagement, leur douleur, leur oubli. Comment s'est opérée cette transmission dans le cercle familial? Comment s'est-elle communiquée par la voix officielle que sont les livres d'histoire, les ouvrages de témoignages, par la voix des poètes? Comment nous est-elle parvenue, ici et là-bas? À l'exception des poètes, le silence l'emporte.

Une nouvelle génération pousse les portes rouillées de la mémoire

Pour ne pas réveiller la douleur, oublier ce passé qui vous colle à la peau, que l'on soit pied-noir, harki, militant du FLN, porteur de valise ou appelé du contingent. Mais l'Histoire vous rattrape à chaque instant, s'échappant des zones d'ombre comme la vapeur des rues de Manhattan.

La première génération s'est tue. Ce sont les enfants et les petits-enfants qui, désor-

LA PHILOSOPHIE DU TOUT-MONDE DE GLISSANT CLOTURAIT LE PRÉCÉDENT VOILET DE CETTE INVESTIGATION SUR LES ÉCRITURES ET LES POÉTIQUES DE LA DÉCOLONISATION.



Les récits de sept personnages, mis bout à bout, reconstituent dans *Et le cœur fume encore* le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée... Loïc Nys/Sileks

mais, peuvent pousser les portes, même rouillées, de la mémoire. D'ailleurs, elles ne résistent pas longtemps au désir de connaître ce qui s'est joué là et qui se joue encore aujourd'hui. Comment comprendre ce qui s'est passé au Stade de France lors du match amical et historique France-Algérie en 2001 où les gamins des cités descendent sur la pelouse drapeaux algériens en bandoulière? Ce sont leurs petits frères et sœurs qui, l'autre soir, vingt ans après, fêtent la qualification de l'Algérie en finale de la CAN sur les Champs-Élysées. Qu'expriment-ils d'autre qu'une soif de reconnaissance, le droit d'être français dans un pays qui a nié l'histoire de leurs parents, mais aussi celle de milliers de jeunes appelés, envoyés « pacifier » ces terres coloniales agitées et qui ont choisi de se murer dans le silence? La question n'étant pas un

recours à l'Histoire comme alibi mais de savoir pour, enfin, tourner la page et en finir avec ce jeu de billard à trois bandes où les autorités algériennes comme françaises ont manipulé la vérité historique pour leur propre compte.

En démantelant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés

Margaux Eskenazi et Alice Carré ont tissé une trame avec des flash-back, des arrêts sur images réalisant ainsi un spectacle vivant, joyeux, émouvant, porté par des acteurs totalement investis qui ne font pas semblant. Tout est fluide dans ces récits entremêlés, aucune hiérarchie dans la parole, des uns et des autres : celle de Serreau néant à Bruxelles le *Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine en 1958 vaut celle de cet ouvrier de la métallurgie, ancien militant du FLN en Algérie, débarqué à Mantes-la-Jolie dans

les années 1970 : celle de l'éditeur Jérôme Lindon, poursuivi par la justice française pour avoir publié *le Déserteur*, de Maurienne en 1961, vaut celle de ce jeune Algérien rescapé du massacre d'octobre 1961 et qui, de retour en Algérie, subira les foudres de Boumédiène parce que communiste. Ici, le théâtre éclaire, décrypte, fait sens. *Et le cœur fume encore* évite les écueils du discours larmoyant ou culpabilisant. On y parle du passé, mais on parle au présent. En démantelant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés. Deuxième volet d'un diptyque sur les écritures et les pensées coloniales, c'est là une pièce salutaire.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au 11 Gilgamesh, à 18h05, jusqu'au 26 juillet. Tournée : en octobre à Fort-de-France, puis Fresnes, La Norville, du 7 au 19 décembre au TGP de Saint-Denis.

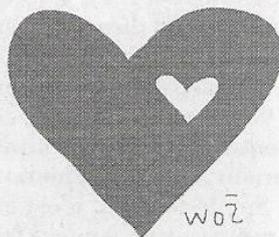
Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi



Et le cœur fume encore

On n'en a jamais fini avec la guerre d'Algérie. Les blessures toujours ouvertes, les mots toujours pas dits, les mémoires toujours hantées. Suivant le fil de leur précédent spectacle sur la décolonisation, Alice Carré et Margaux Eskenazi se sont plongées avec passion, et rigueur, et belle énergie dans cette histoire à vif. Rien de plus risqué... Elles réussissent haut la main, mêlant mémoires intimes et personnages connus (Kateb Yacine, Jérôme Lindon, Assia Djebar, etc.), épisodes historiques et scènes d'au-



jourd'hui – car l'impact de cette guerre se lit encore dans les deuxième et troisième générations, et dans la France actuelle. Leurs sept jeunes acteurs (dont Malek Lamraoui, Eva Rami, Yannick Morzelle) y vont généreusement. Applaudissements ! Au 11 Gilgamesh Belleville.

Jean-Luc Porquet

la terrasse

**Et le cœur fume encore de Alice Carré et
Margaux
Eskenazi, mis en scène de Margaux Eskenazi**



**11 GILGAMESH BELLEVILLE / TEXTE DE ALICE CARRÉ ET MARGAUX
ESKENAZI / MES MARGAUX ESKENAZI**

Publié le 23 juin 2019 - N° 278

L'épineuse question de la guerre d'Algérie et de sa mémoire est au centre de cette création théâtrale portée par sept comédiens.

Ils sont sept, sept personnages dont l'histoire se déploie sur plusieurs générations, à partir des événements de la Guerre d'Algérie. Une pied-noir, un harki, un travailleur immigré, un kabyle, un officier pro OAS, un appelé et une militante anti-coloniale à partir desquels *Et le cœur fume encore* tente de dessiner la carte d'une mémoire qui, dans sa version officielle, a entretenu et entretient encore bien des zones d'ombre. Convoquant des archives et des écrits issus des deux rives de la Méditerranée, *Et le cœur fume encore* s'est aussi construit à partir de témoignages individuels et d'improvisations de plateau, et conjugue contre l'amnésie les mots et la musique, la fiction et l'Histoire.

Eric Demey

Et le cœur fume encore (une pépite)

Par Youness Bousenna



LOÏC NYS

Ici, les hommes jouent des femmes, les Noirs des Blancs, puis changent, intervertissent, comme si chacun avait pu jouer tous les rôles car ils n'en formaient qu'un : des blessés de la guerre d'Algérie.

Et ces plaies sont peut-être silencieuses, mais elles ne se sont jamais tues puisque leurs enfants les entendent encore. Nourrie de témoignages et d'archives historiques, cette pièce puissante et subtile fait resurgir ce passé qui hante plus qu'une génération. Celle de la guerre, bien sûr, a besoin de sa mémoire ; mais celle d'aujourd'hui veut connaître son histoire. Et ce besoin d'identité maintenant révèle les identités meurtries d'hier.

Tissant le fil entre ces souvenirs et leur douloureuse transmission, le spectacle nous replonge dans cette longue déchirure que fut le conflit algérien à travers une mise en scène dynamique et ingénieuse. Il y a, évidemment, eu la torture de chaque côté, l'envie de désobéir aux ordres injustes, le bateau pour Marseille pour certains, le cercueil pour d'autres, et la culture que cette pièce met judicieusement en avant, des pièces engagées de Kateb Yacine au sulfureux roman « Le déserteur » de Jean-Louis Hurst.

Mais il y a surtout les années d'amertume qui, de chaque côté de la Méditerranée ont incrusté la haine : l'indépendance trahie par un régime qui s'est mis à torturer son peuple ; le mépris de la métropole pour ses revenants et ses harkis.

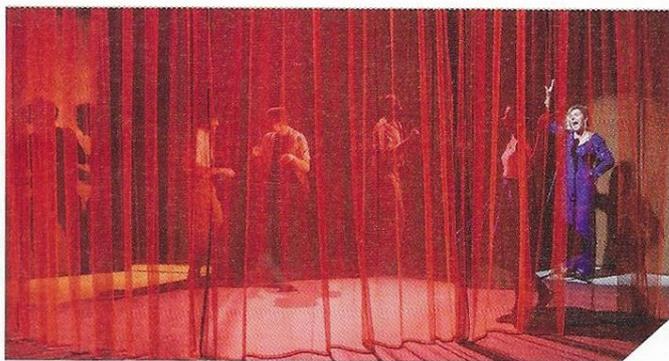
Portée par sept comédiens talentueux, la pièce culmine dans une scène magistrale fêtant les trente ans d'une amicale d'anciens soldats qui, tour à tour drôle puis tragique, condense chacune de ces meurtrissures. Car tous, anciens de l'OAS, porteurs de valises, harkis, pieds-noirs, militaires obéissants, fellaghas, avaient une bonne raison d'être dans un camp. Une bonne raison pour que, tant d'années après, leur cœur fume encore.

Jusqu'au 26 juillet (relâche le 10 et le 17), à 18h05 au 11 Gilgamesh Belleville. Tarifs : 20/14€.

Infos et réservations: 04 90 89 82 63 et www.11avignon.com

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



LOIC NYS

ET LE CŒUR FUME ENCORE

Mise en scène Margaux Eskenazi

Margaux Eskenazi et Alice Carré ont écrit et conçu ce spectacle, présenté dans le Off d'Avignon au théâtre 11. Gilgamesh-Belleville, à partir de témoignages au sein de leur entourage. Entre réel et poésie, elles s'emploient à faire le lien entre des mémoires de la guerre d'Algérie et les fractures sociales et politiques en France, aujourd'hui. **À Avignon, en juillet**

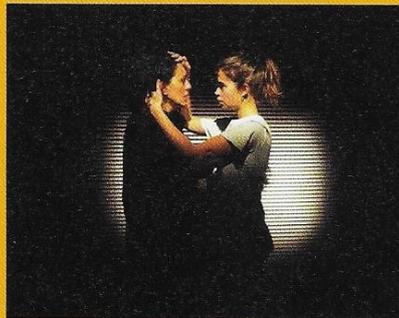
théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

OFF DU FESTIVAL D'AVIGNON

Du 5 au 28 juillet
à Avignon (84)

Impossible de parler du Off dans son ensemble, avec ses 1.592 spectacles, 139 lieux et 3,5 millions de billets en vente. Certains théâtres font référence



FRANCOIS LOUIS ATHENA

J'ai rencontré Dieu sur Facebook,
d'Ahmed Madani, au 11.Gilgamesh

pour leur ligne artistique. La Manufacture accueille, pour ne citer qu'un spectacle, *Désobéir*, nouvelle création de Julie Berès, pièce sur quatre jeunes femmes de banlieue qui refusent de se soumettre à une injonction, écrite par la metteuse en scène, Kevin Keiss et Alice Zeniter. Le 11.Gilgamesh Belleville accueille de jeunes artistes prometteurs comme Margaux Eskenazi et Alice Carré pour *Et le cœur fume encore*, aux côtés d'artistes très reconnus comme Omar Porraq pour *Ma Colombine*, de Fabrice Melquiot. Le Train Bleu propose sa deuxième saison avignonnaise avec de nombreux jeunes metteurs en scène comme Simon Falguières, Millie Duyé et Mélanie Charvy. De nouveaux théâtres apparaissent comme le Théâtre de la Reine Blanche, L'Optimist et le Théâtre des Gémeaux. Avec également les sélections régionales, Occitanie fait son cirque... Et un focus sur la création suisse, réparti dans plusieurs théâtres.

www.avignonleoff.com



Grand Large du 11 juillet 2019

Invités : **Anaïs Hébrard** et **Valmont Lefebvre-Puren** pour [Anna, femme de bourreau](#), ainsi que **Margaux Eskénazi** et **Alice Carré** pour [Et le coeur fume encore](#) au 11-Gilgamesh Belleville

[21'27] **Les Nouvelles aventures culturelles pour le magazine Antilla par Nathalie Laulé** : Art-Terre, projet artistique et scientifique itinérant

[30'45] **Archives d'Outre-mer** : «La Relation », extrait de Lezenn (Les Indes) par Édouard Glissant (archive du 12 juillet 2009)

[37'27] **Portrait par Marie-Cécile Drécourt** : Christine Salem,

chanteuse réunionnaise [41'17] **L'invitée critique** : **Tessa Grauman** de

France Ô

[44'24] **La proposition musicale de Cotton Club** : « Zetliyo »

d'Arnaud Dolmen [51'27] **Voyage dans ma mémoire par Greg**

Germain : «Élégie »



Télérama'

Festival Off d'Avignon 2019 : 26 spectacles à ne pas manquer

- Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot
- Publié le 02/07/2019

TTT "Et le cœur fume encore"

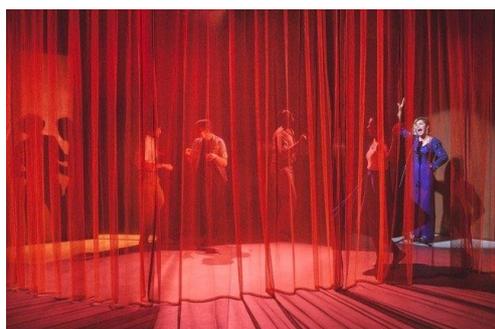
Comment opérer une traversée humaine, politique, historique et intellectuelle de la Guerre d'Algérie en sublimant la part sensible du théâtre, celle qui fait frissonner le public ? Comment entrelacer les destins des Algériens, des Pieds-Noirs, des Harkis, des combattants de l'OAS ou du FLN, sans céder aux clichés ou aux raccourcis ? Le spectacle mis en scène par Margaux Eskenazi est un modèle du genre. En un peu moins de deux heures, cette jeune femme très douée déploie sur une scène découpée par des voilages formant de multiples espaces de jeu, un portrait de groupe éclaté, qui file, en boomerang, du passé au présent. Histoire d'hommes et de femmes marqués à vie par le conflit (et leur descendance également), cette représentation, superbement jouée, est exaltante. On la quitte avec un sentiment de gratitude. Parce qu'on a mieux compris cette tragédie et les dégâts qu'aujourd'hui encore elle engendre. Parce que le théâtre sort grandi d'avoir ainsi éveillé nos consciences. Fabuleux.

J. G.

***Et le cœur fume encore*, texte et mise en scène de Margaux Eskenazi. Jusqu'au 26 juillet, à 18h05, au 11 Gilgamesh Belleville. Relâche le 17 juillet.**

[Et le coeur fume encore : le grand théâtre des événements](#)

17 juillet 2019/ par [Eric Demey](#)



Créé par [Alice Carré](#) et [Margaux Eskenazi](#), *Et le coeur fume encore* raconte autant ce qu'on a longtemps appelé les « événements d'Algérie » que les difficultés à en délivrer des récits. Un spectacle remarquable.

La guerre d'Algérie reste un sujet bien délicat à porter au théâtre. Julie Bertin et Jade Herbulot s'y sont

quelque peu cassé les dents [l'hiver dernier au Vieux Colombier](#). Sur un thème connexe, Alexandra Badea également, [lors de cette 73e édition du Festival d'Avignon](#). Dans son versant Off, deux jeunes femmes encore, [Margaux Eskenazi](#) et [Alice Carré](#), s'y collent. Cette fois, pour notre plus grand bonheur.

Dans cette récurrence de la question algérienne – et de sa mémoire – chez de jeunes metteuses en scène, **il faut certainement voir le signe d'une génération désireuse d'en finir avec le silence** qui plombe une France incapable, depuis bien trop longtemps, de regarder son passé dans les yeux et de se réconcilier avec elle-même. C'est d'ailleurs ce silence, cette incapacité à dire ce qui s'est passé, qui constitue le fil rouge de *Et le coeur fume encore*, titre issu d'un poème de Kateb Yacine, un écrivain algérien à plusieurs reprises évoqué dans la pièce.

Dans leur capacité à faire entendre une pluralité de récits, une polyphonie de traversées de cette guerre, complémentaires et contradictoires – un des secrets de leur réussite –, **Alice Carré et Margaux Eskenazi déploient une dramaturgie extrêmement habile** qui alterne les focus sur des individus aux trajectoires diverses que l'on observe d'hier à aujourd'hui, et sur ce conflit, saisi à la croisée de l'histoire des arts et de l'histoire politique. Il en va ainsi du *Cadavre encerclé*, une pièce de Kateb Yacine jouée à Bruxelles en 1958, qui permet de suivre les premiers pas d'un membre du FLN ; de *La bataille d'Alger*, film de l'Italien Pontecorvo, sorti en 1965 et quasiment interdit en France jusqu'en 2004, qui relate le coup d'Etat de Boumédiène, trahison des espoirs démocratiques initiaux ; ou encore du procès de Jérôme Lindon, éditeur du *Déserteur* en 1961, qui donne l'occasion d'aborder les questions de la torture et

de la désobéissance. **Rien n'est jamais direct, univoque dans ce spectacle. Tout fait théâtre, et se prête au jeu.**

Si *Et le cœur fume encore* démarre un peu laborieusement, il se déploie petit à petit, sur presque deux heures, en offrant une variété remarquable dans les registres, une modulation très habile de l'espace scénographique, et un rapport entre fiction et réalité documentaire toujours en évolution. Car, cerise sur le gâteau, le projet de Margaux Eskenazi et Alice Carré s'appuie sur un travail de collecte de témoignages autour de la guerre d'Algérie, de participants de tous bords, qui vient imprégner la fiction de la force du réel. De surcroît, la distribution d'acteurs, qui jouent origines et sexe mélangés, redouble cette volonté de faire entendre une histoire multiple et soutient la promesse d'un avenir qui saura s'émanciper des fractures du passé. Ils et elles sont d'ailleurs très bons. **Si bons que dans *Et le cœur fume encore*, on rit, on a les larmes aux yeux. Le plaisir du théâtre enfle à en devenir jubilatoire.** Et fait grandir avec lui la promesse d'un avenir qui trouve des voies pour intégrer son passé, ainsi que la certitude que le théâtre est infiniment capable d'y contribuer.

Eric Demey – www.sceneweb.fr

Toute La Culture.

Avignon OFF : « Et le cœur... », une émouvante fresque sur la guerre d'Algérie

18 JUILLET 2019 | PAR [BÉNÉDICTE GATTÈRE](#)

Le titre, Et le cœur fume encore, est emprunté au grand écrivain algérien Kateb Yacine. La pièce elle-même parle de l'Algérie, en particulier de la guerre d'indépendance qu'a vécue Yacine et dont il parle dans Nedjma ou dans Le Polygone étoilé.



Et le cœur fume encore, deuxième volet d'un diptyque sur les identités plurielles, convoque avec beaucoup d'humanité la mémoire de celle que l'on nomme, pour faire court, « la guerre d'Algérie ». Que ce soit celle des membres du FLN, de soldats français, de harkis ou de pieds-noirs. Ainsi, nous ne sommes pas dans un discours dogmatique mais plutôt plongés dans une réalité aux multiples facettes. Avec les deux jeunes metteuses en scène Margaux Eskanazi

et Alice Carré, le théâtre documentaire sait être subtil.

Fondée sur le principe de l'enquête, la pièce part de témoignages recueillis auprès de personnes ayant vécu « la guerre d'Algérie », quel qu'ait été leur camp. L'officier zélé, persuadé du bien-fondé de sa mission, reconverti en terroriste de l'OAS aussi bien que le harki qui regrette son engagement trouvent ici une voix. Et leurs paroles, du fait même que ce soit les leurs, ensuite retravaillées pour les besoins de la pièce, sonnent juste. Le spectateur perçoit leurs doutes, comprend leurs motivations... et ce, malgré le fait que tous les personnages ne soient pas sympathiques de prime abord, loin s'en faut ! Dans la première scène par exemple, – une scène surréaliste de veille de Noël dans un régiment français – Raoul, on le comprend vite, se révèle être l'un de ceux qui participent aux viols des Algériennes. Pourtant, le personnage joué par l'une des jeunes comédiennes, marquant son entrain, une bouteille à la main, nous paraît plus grotesque et désespéré qu'autre chose. Loin d'être une façon d'excuser les exactions et les horreurs commises par l'armée française, ces scènes donnent un visage aux monstres et nous rappellent simplement que ces derniers ont été des hommes bien réels.

La scène du procès de Jérôme Lindon, qui a dirigé les Éditions de Minuit, soulève quant à elle la question de la pratique de la torture. En France, les prises de position à ce sujet mènent à

l'affrontement. En 1960, lorsque Lindon publie *Le Déserteur*, les ouvrages sont saisis et interdits. Il risque la prison pour « provocation à la désobéissance ». Le procès se déroule au milieu du public ; avocat et procureur se lancent dans une joute verbale de part et d'autre des rangées de spectateurs... une façon de les amener à prendre parti ! Une autre scène, celle de la première fois où Brahim évoque son passage au FLN avec sa fille, et enfin plusieurs moments à la fin de la pièce font le lien entre passé et présent. Un Algérien communiste expatrié en France se voit en désaccord avec son jeune fils, qui fantasme une Algérie qu'il n'a pas connue, et de l'autre côté de l'Histoire, d'anciens combattants de l'armée française se retrouvent, grabataires, pour une cérémonie, qui malgré son aspect tragique, révèle son potentiel comique grâce au personnage de Jacqueline, veuve un peu trop zélée qui tient absolument à ce que « tout se passe bien ». Cependant, malgré tous ses bons soins, la soirée dérape et les fantômes, sous forme de regrets ou de délires, refont surface...

Très vite, ce qui frappe, c'est la qualité de jeu et la vitalité de la troupe des jeunes acteurs de [la compagnie Nova](#). Les sept comédien.ne.s sur scène, Noirs, Blancs ou ayant eux-mêmes des origines algériennes, filles et garçons, s'échangent les rôles et campent leurs personnages avec une facilité qui fait plaisir à voir. Quelle que soit son apparence, chacun.e incarne avec beaucoup d'humanité Madeleine, la résistante française du FLN, ou bien le procureur à charge contre Lindon, ou bien encore Brahim, communiste et membre du FLN, et même les grands Kateb Yacine et Édouard Glissant, convoqués sur scène. Dès qu'il ou elle parle, on y croit, on y est, au plus près de l'humanité du personnage. C'est cela que permet le théâtre, ne l'oublions pas, à partir du moment où il parvient à se placer à une distance salutaire des [polémiques qui ont agité la Sorbonne](#) en mars dernier. Une mise en scène exemplaire nous montre que tout le monde peut jouer un personnage avec sincérité, quel que soit son physique, son genre, etcætera. Et que le seul frein à une réelle diversité sur scène ne peut être celui d'une question de vraisemblance ou de fidélité à l'Histoire mais bien celui de la persistance de préjugés racistes ou sexistes.



Chantiers de culture

14/07/2019

Une leçon de comédie, Avignon 2019

Jusqu'au 28/07, se donne « **La dernière bande** » au Théâtre des Halles. Avec **Denis Lavant**, dans une mise en scène de **Jacques Osinski**. Sans oublier « **Et le cœur fume encore** » au 11*Gilgamesh Belleville et « **Moi, Bernard** » à La Caserne.



Et le cœur fume encore

Conception et écriture Alice Carré et Margaux Eskenazi, dans une mise en scène de Margaux Eskenazi, Théâtre 11*Gilgamesh Belleville.

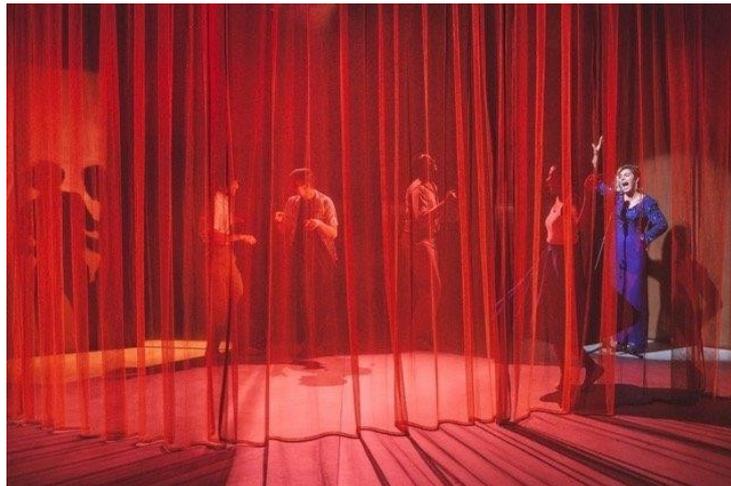
Second volet d'un diptyque intitulé *Écrire en pays dominé*, le premier proposant une traversée des courants de la négritude et de la créolité, il s'agit là de plonger, littéralement et littérairement, de l'Algérie coloniale à la France d'aujourd'hui qui a toujours beaucoup de difficultés à parler de « la guerre » et d'en faire mémoire d'une génération l'autre : trop de violences tues, trop de parcours de vie brisés, trop de mémoires cachées, trop de souffrances rentrées... Fruit d'un patient recueil de témoignages, familiaux ou proches, de partages avec historiens et écrivains, sur la scène sont rassemblés appelés du contingents comme soldats de métiers, sympathisants du Parti communiste ou de l'O.A.S., fils de harkis ou membres du FLN ! Pour se conter, se raconter et nous raconter leurs peurs, leurs angoisses, leurs désillusions. La grande qualité de la représentation ? Les non-dits ou mots dits s'échangent dans la compassion et l'humour, entre cris, pleurs ou colères des uns et des autres. Des paroles singulières qui croisent celles de grands témoins, tels Kateb Yacine, Édouard Glissant, Assia Djebar et Jérôme Lindon... Une pièce d'une grande force émotionnelle qui, sans didactisme mais avec une incroyable puissance d'humanité, marie avec justesse et talent petite et grande Histoire ! Une jeune troupe pétillante d'énergie, du théâtre documentaire de haut vol.

Yonnel Liégeois

LEBRUIT DUOFF

« ET LE COEUR FUME ENCORE », UNE FORMIDABLE PIECE MEMORIELLE

Posted by *lefilduoff* on 25 juillet 2019



LEBRUITDUOFF.COM – 25 juillet 2019

AVIGNON OFF 19. « Et le cœur fume encore » d’Alice Carré et Margaux Eskenazi – Mise en scène : Margaux Eskenazi – Au 11 Gilgamesh Belleville – du 5 au 26 juillet à 18h30 (relâche les 10, 17 juillet).

Deuxième partie d’un diptyque sur la décolonisation, ce volet parle ici de celle qui a conduit à l’indépendance de l’Algérie et de ces histoires familiales qui ont tracé les contours de ce qu’est la France aujourd’hui. C’est à partir de travail sur documents et d’entretiens qu’Alice Carré et Margaux Eskenazi ont construit ce texte habile et touchant. Mais là où l’exercice devient passionnant c’est quand les auteures ont décidé d’interroger l’histoire familiale des comédiens sur scène. Un tel issu de la communauté pieds-noirs, un autre kabyle ayant rejoint l’armée française ou encore un autre dont le père faisait partie du FLN ou encore un autre futur bras armé de l’OAS.

En donnant vie à ces paroles trop longtemps gardées secrètes les auteures et la metteuse en scène Margaux Eskenazi offrent un incontestable poids à ces témoignages ordinaires. Poids d’autant plus important qu’elle a su entremêler habilement la petite histoire à la grande, replaçant systématiquement ces histoires familiales dans un contexte plus vaste. Autant dire que la virtuosité des jeunes comédiens aide grandement la metteuse en scène avec des passages d’un tableau à l’autre d’une grande fluidité, faisant avancer le spectacle. Maniant parfaitement les manettes du rythme et des émotions, la troupe emmène avec elle le public sans effort apparent dans cette saga familiale mais aussi nationale.

Difficile de citer tel ou tel comédien tant la jeune troupe est talentueuse et homogène mais il est évident aux yeux de tous que la comédienne Eva Rami dans l’ensemble de ses rôles tire la pièce encore un peu plus haut. Semblant savoir tout jouer, la comédienne passe d’effets comiques hilarants à un jeu plus intimiste tirant la larme aux yeux. Un nom assurément à suivre.

Un très beau travail de mémoire mais aussi d'analyse sur ce qui fait la France d'aujourd'hui, sur ses relations avec l'Algérie et sur les sentiments ou ressentiments que l'on peut trouver dans une jeunesse privée de ses racines, sur laquelle les silences sur le passé ont pesé.

Un incontournable de ce Off 2019 qui a su allier un texte fort, une troupe talentueuse et une mise en scène au cordeau. Un spectacle à découvrir et qui va assurément tourner durant plusieurs années pour ceux qui n'ont pas eu la chance de le découvrir dans ce Festival Off.

Pierre Salles

Photo Loic Nys

Théâtre du blog

Et le Coeur fume encore, conception et écriture d'Alice Carré et Margaux Eskenazi, mise en scène de Margaux Eskenazi

Posté dans 8 juillet, 2019

Et le Coeur fume encore, conception et écriture d'Alice Carré et Margaux Eskenazi, avec des extraits de textes de Kateb Yacine, Assia Djebar, Edouard Glissant et Jérôme Lindon, mise en scène de Margaux Eskenazi



photo Loic Nys

C'est la seconde partie d'un dyptique sur les écritures et les pensées de la décolonisation. Avec un beau titre tiré d'un poème de Kateb Yacine... Le projet de la compagnie Nova ne manque ni d'ambition ni d'intelligence. Il y a vingt ans seulement soit trente-quatre après la fin de la guerre d'indépendance ! que l'Assemblée Nationale reconnaissait enfin le terme de guerre à la place d'événements, opérations de maintien de l'ordre ou de pacification, termes dont les gouvernements successifs se servaient comme cache-misère. Une guerre impitoyable qui pourrait la vie de dizaines de millions d'habitants algériens, qui subirent les attentats de l'O.A.S. ceux de jeunes français métropolitains et de leurs familles comme celle des pieds-noirs, et dont la France sortit avec peine. Grâce à de Gaulle qui comprit qu'il était grand temps d'imposer l'indépendance de cet ancien département... Indépendance qui eut lieu en 1962.

« Ici, dit Margaux Eskenazi, chacun doit pouvoir trouver sa place dans un pays qui garde les stigmates de son histoire coloniale. Témoignages, documents d'archives mais aussi textes poétiques, théâtraux et romanesques d'Albert Camus, Kateb Yacine, Jean-Paul Sartre, on sent bien que ce processus d'écriture part d'un rigoureux travail historique. « Ce qui nous intéresse, dit la metteuse en scène : construire des parcours de vie intime comme un kaléidoscope des mémoires liées à l'Algérie, recueillis au sein des familles ou proches de l'équipe, mais aussi fruit d'un travail d'investigation large auprès d'associations et de diverses personnalités rencontrées. » (...) « Chacun des ces parcours intimes nous permettent de remonter aux sources des décisions politiques. »

Mais pas facile en effet de tomber dans le manichéisme, même après soixante ans quand il s'agit de transmettre une histoire qui commence à dater pour les jeunes acteurs d'aujourd'hui. Les « appelés du contingent » d'une France encore rurale et qui, débarqués en Algérie, y

passèrent souvent plus de deux ans, ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait, sont maintenant morts ou âgés. Mais cette équipe théâtrale ne porte aucun jugement et réussit - et ce n'était pas évident- à s'emparer de cet imbroglio politico-militaire et d'en « faire théâtre » comme disait Antoine Vitez qui lui aussi fit son service militaire en Algérie. Et cet immense gâchis humain fait partie, qu'on le veuille l'admettre ou non, de l'Histoire de France. Ici, on verra toute une palette de gens... Une femme d'une famille pied-noir arrivée en Algérie en 1845 et de retour en France en 1962, un harki qui ancien combattant des deux guerres mondiales fut rapatrié en France à l'Indépendance de l'Algérie et qui vivra avec sa famille jusqu'en 1975 dans des camps. Mais aussi un travailleur algérien immigré en France initié aux idées nationalistes dans l'immense bidonville de Nanterre, tout près du lycée Joliot-Curie. Il deviendra membre actif du F.L.N. (Front de Libération Nationale) et retournera vivre en Algérie après l'indépendance. Un anticolonialiste kabyle qui n'a pas rejoint le F.L.N., s'en va en France trouver du travail. Comme on voit les contradictions ne manquent pas comme dans les périodes chahutées de tous les pays. Aux pauvres gens emportés dans la tourmente de faire avec, et à leurs enfants de s'y retrouver...

Et du côté français : un officier considérant la fin des combats en Algérie comme une trahison. Il nous souvient de jeunes gens sortis de Saint-Cyr auxquels on avait fait jurer genou à terre devant le drapeau, de garder l'Algérie française... L'un d'eux déserta- ce qui était passible de la peine de mort en temps de guerre- vécut en Afrique puis réussit à rentrer en France seulement quand fut votée l'amnistie ! On voit aussi un jeune soldat du contingent, insoumis, ayant refusé de se battre et de justifier les pratiques de torture. Et une militante anticolonialiste à Paris et participant au réseau Jeanson des porteurs de valise aidant le F.L.N.

Toutes ces mémoires personnelles sont très bien tricotées avec des extraits de textes magnifiques des poètes qui se sont engagés comme Kateb Yacine et Edouard Glissant, le directeur des éditions de Minuit Jérôme Lindon... Une interprétation solide avec une très bonne diction : Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami sont tous formidables et passent d'une scène à l'autre avec assurance, les femmes comme les hommes de toute origine jouant ainsi tous les personnages. Ce n'est certes pas nouveau mais ici loin de toute prétention brechtienne et singulièrement efficace. Avec souvent de belles phrases comme celles-ci : «Moi qui ai toujours vécu en France, je découvrais que cette histoire était aussi la mienne. Je réalisais que j'étais parie plein de questions. J'avais la rage contre la France, mais je ne savais pas grand- chose de l'Algérie. Et ma famille d'Algérie avait la rage contre l'Algérie. Moi je devais me construire au milieu de ça. »

Le lien avec le présent et « le démantèlement des discours charpentant le racisme d'Etat et la géographie française » est sans doute moins convaincant. La seconde partie du spectacle à force de trop vouloir prouver, part un peu dans tous les sens. Et l'écriture est par trop inégale, surtout quand on choisit des extraits de textes de grands écrivains. Et passer de scènes intimes aux témoignages puis à la fiction pour parler de ces événements historiques est loin d'être évident, et il y a quelques longueurs. Mais *Ce Cœur fume encore* que nous n'avions pu voir à Mantes-la Jolie est maintenant parfaitement rodé : allez-y, vous ne regretterez pas d'avoir vu cette page d'Histoire jouée avec une belle unité par toute une équipe. C'est déjà cela...

Philippe du Vignal

L'INSENSÉ

Algérie-France... Une Partie Jamais Terminée

**Et le coeur fume encore, compagnie Nova.
Mise en scène Alice Carré et Margaux Eskenazi**

Festival d'Avignon, Gilgamesh.

Par Yannick Butel



Qu'est-ce qu'un collectif de théâtre pourrait faire de l'histoire d'amours et de haines entre l'Algérie et la France ? A quoi tient qu'un groupe de jeunes comédiens et de comédiennes, héritiers et protagonistes, s'empare d'une histoire et en fasse un « spectacle » ? Sans doute attentif à un héritage, et donc « un temps qui ne passe pas », la compagnie Nova présentait au Gilgamesh « Et le cœur fume encore », mis en scène par Alice Carré et Margaux Eskenazi. Un peu moins de deux heures qui reviennent sur les liens de deux peuples voisins, unis par les rives de la Méditerranée. Deux heures où d'Alger la blanche à Marseille, d'un port à l'autre, du bled aux barres HLM de Mantes la Jolie, de 1954 à 1962, aucun livre d'histoire n'a pu écrire un chapitre partagé jusqu'à aujourd'hui. Histoire sans fin où, pour l'Algérie comme pour la France, comme l'aurait écrit ailleurs Heiner Müller, « les pensées sont des plaies dans le cerveau, le cerveau est une cicatrice ».

Colonisée, rendue à son indépendance après une « sale guerre », source d'une immigration forte en direction de la France depuis plusieurs décennies, l'Algérie vit aujourd'hui, un hirak (un mouvement) depuis le 22 février 2019 qui exige d'un potentat archaïque, lié aux ruines du FLN, qu'il en finisse avec une histoire, avec un passé. Une histoire où l'Algérie-française est au

commencement d'une tragédie et d'un drame qui n'a jamais fini de hanter les deux pays. Hanté, dis-je, puisque pour l'un et l'autre, ce « pays tiers » que fut « l'Algérie-Française » a multiplié les zones de ruptures entre deux communautés qui, à coup de décrets et de paroles trahies auront vécu une agonie qui se prolonge. Faisant des uns et des autres les orphelins d'une « mère et d'une patrie » qui les rejetaient. Dans cette histoire tumultueuse et triste, violente et amère, c'est ainsi l'une des tragédies contemporaines les plus vives qui s'est écrite et s'écrit, là où les pères et les fils, les héritiers des deux camps, de génération en génération, s'affrontent à l'endroit de la mémoire, du souvenir, au jour le jour aussi, au quotidien, dans l'échange des regards, dans l'affrontement récurrent et symbolique de frères tels Abel et Caïn. Tragédie shakespearienne avec ses terrains d'affrontements pendant une longue guerre, drame intime aujourd'hui avec ses faits-divers... l'histoire de la France-algérienne ou de l'Algérie-française est un symptôme, un mal clinique, une tumeur et un cancer, liés à la colonisation et à l'incapacité politique. Histoire d'un aveu qui ne cesse d'être différé ou qui arrive trop tard, et qui fait de la parole et du dialogue le lieu de la mutilation de la vérité historique. Vérité qui, selon que l'on soit d'un camp ou d'un autre, d'un pays ou d'un autre, trouve toujours deux façons de s'exposer, de se dire, d'être nommée. Guerre de libération nationale ou terrorisme ? Révolution nationale ou Guerre d'Algérie ? Entre Franz Fanon ou Henri Alleg ? « Nommer » ici revient à cliver l'Histoire et, toujours aussi, l'actualité.

Au plateau, cette histoire, précédée d'un préambule par le collectif qui explique leur démarche ou enquête, est brassée à travers une succession de tableaux qui forme une fresque d'hier à aujourd'hui. Leur question tient sans doute davantage au silence qui entoure cette histoire et, donc, le temps de la représentation aura à voir avec l'apparition d'une parole. Paroles de ceux qui ont vécu et se taisent. Paroles anonymes qui vont écrire un récit que l'on ne trouve pas dans les textes officiels. Paroles qui, à défaut d'être vraies ou vérifiables, pas plus pas moins que le récit officiel, sont articulées à des accents de sincérité. Là tient l'essentiel de *Et le cœur fume encore*. Dès lors, chacun des tableaux sera à regarder comme une séquence qui problématise ce nouveau récit. De la scène des appelés perdus un soir de Noël au fin fond de la campagne algérienne, en passant par l'écho lointain des discours du Général, du foyer d'anciens combattants, à la parole des harkis, de l'attentat du Casino de la corniche le 9 juin 1957, à l'interruption du match France-Algérie (4-1) par l'envahissement du terrain par une jeunesse black blanc beur, des ressentiments d'ex de l'OAS, des confidences de membres du FLN et MNA, etc... se succèdent donc des fragments de vie qui tentent d'expliquer et de s'expliquer ce qu'il en est d'une histoire qui se trouve en chaque pli de la vie d'aujourd'hui. Soit une succession syncopée d'événements et de témoignages, sortis des archives ou « rejoués » sur scène où l'on donne à voir une douleur, un ressentiment, une mémoire, une critique. Et le cœur fume encore est ainsi la tentative, non pas de mettre un nom, de ramener cette histoire à un seul nom, mais plutôt de faire sentir une confusion, un tumulte, un inachèvement... Un peu comme si, en définitive, tous et toutes venaient à sortir d'un tunnel. Essayer de voir le bout du tunnel serait en quelque sorte l'un des enjeux de cette pièce écrite par ceux qui la jouent. Textes de voix, donc, prises dans le maelstrom d'émotions et de sentiments privés qui n'avaient pas droit de citer.

Et de regarder la scène de commémoration des 30 ans dans une salle des fêtes comme un modèle de catharsis avortée où une « animatrice positive » essaie d'installer une parole pacifiée sans parvenir à trouver les mots justes. Moment drôle et plein d'une émotion forte qui se délivre. Et de voir dans la scène du père et du fils, lui le père l'algérien ouvrier chez Renault qui a appelé son fils Olivier pour augmenter ses chances d'intégration comme l'un des instants les plus poignants de cette pièce. Moment où dans la rupture consommée entre les deux hommes, le père qui lui parle en arabe sait que son fils ne le comprendra pas lui qui parle le français. Instant où la langue fait obstacle, fait frontière... rappelant que le père est d'Algérie, que le fils est d'ici sans pour autant être d'ici. Moment où l'utopie espérée accouche d'une atonie cruelle.

Et soudain, ne pas comprendre les rires de la salle. Ne pas comprendre les gloussements d'une bande qui s'amuse de tout et de rien sans discernement. Sans terribles que ces rires qui disent l'infortune des acteurs de devoir subir l'incompréhension. Ces rires ne sont pas seulement perturbateurs. Ils marquent surtout une distance avec un drame qu'ici et là on confond avec une comédie, une farce. Et d'imaginer enfin qu'à même la salle, le clivage entre deux communautés qui partagent la même histoire se fait entendre toujours, encore, toujours, encore, toujours... Putains de spectateurs !

Reste la voix de Ferré, entendue quand il chante *La Mémoire et la mer*, où l'irruption de la tristesse et de la nostalgie...

<https://www.youtube.com/watch?v=aDHu3r2VLv0>

Au prisme de l'art, de Kateb Yacine, de Serreau, de La Bataille d'Alger, de l'évocation des Paravents de Genet, du procès de Jérôme Lindon pour la publication du Déserteur, etc... le collectif d'acteurs de la compagnie Nova aura souligné un rapport à la parole qui demeure censurée. Paroles interdites qui, chez le temps d'un peu moins de deux heures, auront été libérées. C'est joué avec vivacité.

23 juillet 2019

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

[Les Trois Coups 17 juillet 2019 Critiques, les Trois Coups, le Off d'Avignon, Provence-Alpes-Côte d'Azur](#)

« Focus la mémoire de leurs pères (France, Algérie), le Off, à Avignon

Par Laura Plas
Les Trois Coups

Petite sélection de pièces pour penser l'histoire des tumultueux rapports entre la France et l'Algérie : une farce d'Ahmed Madani, la confession fictive d'un djihadiste repent, finement mise en scène par Quentin Default, ou « Et mon cœur fume encore », beau travail sur la mémoire de la guerre d'Algérie.



« Et le cœur fume encore » de Margaux Eskenazi et Alice Carré © Loïc Nys

« Des corps porteurs de mémoire »

Il ne faut pas manquer non plus le brillant opus choral de Margaux Eskenazi et Alice Carré sur la guerre d'Algérie. Leur travail d'écriture est formidable. Les paroles de Kateb Yacine, ou Édouard Glissant sont entrelacées aux témoignages. L'ensemble de ces matériaux s'inscrit dans un récit éclaté, mais cohérent, qui nous fait partager l'histoire palpitante d'une compagnie d'appelés en Algérie, d'un Algérien qui les a rejoints et d'hommes qui, en France ou sur place, ont lutté dans les rangs du F.L.N. pour la Libération.

Si l'humour offre un contrepoint aux horreurs inscrites dans les chairs et les mémoires, on ne verse jamais dans la facilité. Le propos est complexe, nuancé autant qu'engagé. Il est porté par des comédiens impliqués qui savent changer de peaux, porter les paroles les plus difficiles à entendre. On retiendra la performance superbe de Raphaël Naasz, dont on avait déjà apprécié le travail dans *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*, ou Eva Rami, mais tous portent haut ces mémoires brisées, ces bouts d'âme laissés dans des salles de torture, ces souvenirs d'un paradis perdu. Des lambeaux de mémoire pour un spectacle mémorable. ¶

Laura Plas



Démêler la pelote de la guerre d'Algérie, de ses débuts jusqu'à ses intrications aujourd'hui, apparaît déjà comme un travail dantesque sous la forme d'une recherche académique. Lors, suivre la même intention afin de créer une pièce de théâtre se présente comme une entreprise sinon impossible, du moins requérant d'évoluer dans les eaux du Pommerat s'emparant de la Révolution Française dans *Ça ira (1) Fin de Louis*. Margaux Eskenazi et Alice Carré, à l'écriture et à la mise en scène, réalisent cette prouesse avec *Et le cœur fume encore*, une fresque fascinante qui conjugue travail documentaire et reconstitution fictionnelle.

De manière limpide, les lignes narratives se multiplient, sillonnant le temps et l'espace (Algérie, France, Belgique), et faisant défiler les protagonistes, qu'il s'agisse des membres d'une Section Administrative Spécialisée livrés à eux-mêmes dans la tentative de s'accrocher à l'Algérie française, ou de ceux du Front de Libération Nationale jouant d'abord des coudes avec le Mouvement National Algérien. Les années passant, ils partagent les illusions perdues. Le travail de reconstitution, formidable par sa rigueur et son mouvement, non seulement se double de l'insertion minutieuse de témoignages glanés dans la nébuleuse des souvenirs venus de tous bords, mais également entre en résonance avec des mises en abyme prégnantes : la première de la pièce *Le cadavre encerclé* de Kateb Yacine sur laquelle plane une menace de mort, le tournage du film *La bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo censuré pendant près de cinquante ans en France, le déroulement du procès de Jérôme Lindon, éditeur de *Le Déserteur*. Soit trois évocations de la chape de plomb qui longtemps a contraint au silence jusque dans les arts.

Illusions perdues certes, chape de plomb certes... Le rire cependant intervient régulièrement en tant que soupape de décompression. Ainsi, Eva Rami campe un drolatique Pontecorvo dans la scène du tournage de *La bataille d'Alger*, ou encore une veuve cherchant tant bien que mal à sauver une réunion des anciens de la Section Administrative Spécialisée qui tourne au vinaigre. Ses partenaires —Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz et Christophe Ntakabanyura— comme elle passent avec maestria d'un personnage à un autre, d'un registre à un autre, tour à tour émouvant.e.s, comiques, inquiétant.e.s, répugnant.e.s... Le choix effectué par Margaux Eskenazi et Alice Carré de faire fi du genre et des origines manifeste sans doute l'espoir d'une histoire enfin mise en commun, et non version contre version.

Une pièce exceptionnelle en tout point.

—Walter Géhin, PLUSDEOFF

Avignon 2019. « Et le cœur fume encore », d'Alice Carré et Margaux Eskenazi

16 juillet 2019

Au T.A.C. du 17 au 19 octobre 2019

— Par Roland Sabra —

« Et le cœur fume encore » est le second volet d'un diptyque intitulé *Écrire en pays dominé* dont le premier volet « [Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre](#) » a été présenté à Fort-de-France en mars 2018 (Voir les articles de Janine Bailly et Roland Sabra). La traversée poétique, politique et musicale des courants de la négritude et de la créolité se poursuit au travers des mémoires, des écritures et des pensées de la décolonisation pour dessiner nos identités de l'Algérie coloniale à la France d'aujourd'hui. C'est Edouard Glissant qui opère la transition entre les deux volets. Il concluait le précédent spectacle autour de la philosophie du Tout Monde, il ouvre symboliquement celui-ci en ayant « préfacé Kateb Yacine et reconnu Nedjima comme le grand roman de la révolution algérienne. » qu'il comparait au mouvement de la langue de Césaire, construisant un peuple en même temps qu'elle élabore sa grammaire. ». Son personnage est mis en scène dans le spectacle lors de la première du *Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine au Théâtre Molière à Bruxelles en Novembre 1958. Une organisation terroriste avait promis d'assassiner la première personne qui se présenterait sur la scène. Ce devait être Édouard Glissant lisant une préface ou un prologue. Fallait-il céder aux menaces ? La scène dans la loge de Jean Marie Serreau avec Kateb Yacine et Edouard Glissant est amusante.

Le spectacle se construit d'un dialogue entre d'une part des témoignages intimes recueillis auprès des proches d'Alice Carré et de Margaux Eskenazi, et d'autre part des investigations auprès d'historiens, de poètes, d'intellectuels. Le passage de l'intime au politique, du réel à la fiction, du témoignage au jeu assurant la bascule dans le théâtre.

C'est le retour du refoulé de cette guerre dont la dénomination ne date que de 1999 —on disait alors, pudiquement, hypocritement, lesévénements d'Algérie — qui se manifeste aujourd'hui dans les fractures sociales et politiques de la France d'aujourd'hui. Le spectacle évoque les incidents survenus en 2001 lors d'un match de foot entre l'équipe de France et celle d'Algérie qui était largement menée au score, ce qu'une partie du public venue des banlieues n'a pas supporté, envahissant le stade avant la fin de la partie, drapeaux déployés. Une nouvelle illustration de l'extrême sensibilité à l'égard de ce pays s'est manifestée lors de la qualification de cette équipe pour la finale de la Can le 19/07/2019 qui a donné lieu à des scènes de liesse et des débordements, dénoncés bien sûr par la presse de droite.

Tout l'intérêt du travail présenté repose sur une volonté dialogique entre des mémoires catégorielles diverses, antagonistes. Des récits de militants du FLN — section française et algérienne — et de leurs descendants, paroles d'enfants de harkis, de porteurs de valise, de petits enfants de pieds-noirs, de juifs algériens, d'appelés du contingent, de militaires de métier, dont certains ont rejoint l'OAS, se trouvent entremêlés. Si les assassinats et la torture érigée en politique lors de la bataille d'Alger sont dénoncés, le sont tout autant les pratiques similaires du FLN à l'égard des colons et de ses adversaires politiques du M.N.A. Il n'y a pas de guerre propre ! A cela s'ajoutent les diverses prises de positions d'auteurs, d'intellectuels, d'éditeurs qui n'hésitent pas à rompre le silence imposé par la censure dénonce la guerre. L'enthousiasme et le soutien qu'ils apporteront au tout premier temps de l'indépendance seront vite douchés par le coup d'État de Boumédiène dont le dernier avatar en la personne de Boutéflika sévit à travers le régime militaire encore en place.

Si la chronologie structure cette traversée de la guerre d'Algérie elle s'appuie sur des aller-retours entre le passé et le présent pour souligner l'actualité de ce qui fait retour avec insistance aujourd'hui encore parce que non-élucidé. À ce titre « Ce cœur qui fume encore » peut faire œuvre de thérapie collective en permettant la déconstruction d'un racisme d'État et la mise en évidence d'une cartographie des exclusions qui ronge le tissu social.

Les comédiens poursuivent dans la trace ouverte dans « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre » en refusant toute assignation d'un acteur à un rôle au-delà du genre et de la couleur de la peau dans un souci fort louable de décoloniser et dégenrer les imaginaires.

Ce spectacle sera à l'affiche du T.A.C. (Théâtre Aimé Césaire) du 17 au 19 octobre 2019.

R.S. d'après le dossier de presse



♥ [Critique Avignon Off] « Et le coeur fume encore » de La Compagnie Nova : enfin des mots sur les blessures

Morgane Patin

Avec *Et le coeur fume encore* au **Festival OFF d'Avignon 2019**, La Compagnie Nova signe une création époustouflante avec pour thème la guerre d'Algérie. L'avis et la critique théâtre de Bulles de Culture sur cette pièce coup de coeur.

Synopsis :

*Ils et elles sont pied-noirs, appelés membres du FLN en France, kabyles, officiers de l'armée française, militants. **La Compagnie Nova** les a rencontré-e-s, a écouté leur témoignage sur le conflit franco-algérien. Nous les suivons, de ce qu'elles et ils étaient à ce qu'elles et ils sont*

***Et le coeur fume encore* : une création choc au Festival OFF d'Avignon 2019**



Ils et elles sont la génération des enfants et des petits-enfants. Ils et elles sont parti-e-s à la quête des témoignages de leurs proches, d'ami-es de proches, de connaissances. De ces rencontres est née la matière de leur création, orchestrée et ré-écrite par **Alice Carré**, mise en scène par **Margaux Eskenazi**. À cette matrice née des souvenirs s'ajoute un arrière-

plan littéraire et artistique : de la figure de l'écrivain algérien **Kateb Yacine** au discours d'entrée à l'Académie française de l'auteure algérienne **Assia Djebar** (pseudonyme de **Fatima-Zohra Imalayène**) en passant par le procès de l'éditeur français **Jérôme Lindon**, la création littéraire comme arme de résistance est au coeur du projet.

Pour donner vie à cette fresque, **Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura** et **Eva Rami** se retrouve chacun-e à incarner différents personnages. **La Compagnie Nova** a fait le choix de ne pas sexualiser ses rôles ; certains rôles masculins sont ainsi pris en charge par des comédiennes. De même, aucune importance n'est donnée à l'origine des comédien-ne-s dans l'attribution des rôles. Il en résulte un jeu époustouflant. Tou-te-s sont justes, absolument justes. Ce qui fait encore la force et la réussite de ***Et le coeur fume encore***, c'est l'attention portée à représenter sans parti pris des individus de tous les « camps », de toutes les sensibilités. Des appelés qui se plient à la torture à ceux qui la refusent, en passant par le colonel de métier qui rejoint l'**OAS** ; des pieds-noirs qui fuient aux militant-e-s FLN en France ou en Algérie, en passant par les harkis. La pièce englobe le spectre large de tous les choix, de tous les engagements.

***Et le coeur fume encore* : une oeuvre mémorielle d'une absolue nécessité**



© Loic-Nys

Et le coeur fume encore a cette valeur précieuse de la mémoire recueillie, de la parole écoutée, entendue, confiée. **Margaux Eskenazi** met brillamment en scène ces témoignages parfois difficilement consentis, ce frein qu'il y a encore à raconter un conflit dont les horreurs ont été d'autant plus horribles qu'elles ont été tues, qu'elles le sont encore aujourd'hui. En tout cas, les récits recueillis n'ont pas été trahis. Ils trouvent dans la pièce une valeur extraordinaire.

Pas de manichéisme, pas de jugement, pas de tabou. La question de la torture est traitée avec justesse, celle du rapport qu'entretiennent aujourd'hui les appelés avec cette horreur l'est encore davantage. L'arrachement à la terre est prégnant. Les engagements résonnent d'échos dissonants ou concordants. C'est une fresque complexe et fascinante qui se déroule avec cette pièce. Arriver à aborder le conflit dans toutes ses facettes, arriver à questionner la résurgence de ce conflit dans les mentalités d'aujourd'hui, c'était un sacré défi, et il est relevé avec un talent infini.

Car ce spectacle fuit les facilités et le pathos. On est tour à tour ému-e-s, sidéré-e-s, abasourdi- e-s, frappé-e, interloqué-e-s. Mais pas un gramme de pathos. Margaux Eskenazi et **Alice Carré** ont même cherché l'humour, le ridicule et l'ont trouvé. On se trouve ainsi à la fois touché-e et amusé-e par ces retrouvailles d'anciens combattants trente ans après le conflit. On rit du ridicule de la situation, et pourtant, tous les personnages nous attendrissent.

Et le coeur fume encore est une oeuvre courageuse, audacieuse et absolument prodigieuse.

L'une de celles qui ne laisse pas indemne, qui vient entrer en écho avec tous les récits que l'on peut entendre, que l'on voudrait entendre. Et à la sortie, le coeur noué, on se dit qu'on serrerait volontiers son grand-père fort dans ses bras ; on se dit que jamais on n'oubliera qu'on porte sa mémoire et qu'à notre tour, un jour, nous devons la transmettre. **C'est un spectacle coup de coeur de Bulles de Culture.**



Et le cœur fume encore

Et le cœur fume encor

« Traversée kaléidoscopique des mémoires de la guerre d'Algérie, le spectacle s'est construit autour de témoignages, recueillis auprès de nos familles et de nos proches. Et le cœur fume encore part d'une investigation auprès d'historiens et d'associations, de poètes et d'intellectuels, point de départ pour basculer dans le théâtre, passant sans cesse de l'intime au politique, du témoignage au jeu, du réel à la fiction. »

Une forme de théâtre documentaire, au cœur des mémoires, une pièce très ancrée dans le réel. Une volonté d'explorer les traces du passé pour comprendre le présent, de creuser les mémoires pour définir sa propre identité.

Les comédiens sont engagés, présents, justes. La mise en scène est précise, intelligente et très dynamique. L'ensemble donne un spectacle très équilibré, alternant témoignages, poésies et scènes. Les comédiens racontent cette « sale guerre ». Ils parlent des conséquences sur les hommes qui l'ont traversée et des traces laissées sur leur descendance, enfants et petits enfants qui subissent encore aujourd'hui l'impact de ce lourd passé.

Les thèmes de cette guerre si compliquée y sont traités sans concession, la question de la désobéissance face aux ordres, du courage, du choix de partir ou de rester, du choix de témoigner ou de se taire, du déracinement pour ceux qui n'ont pas eu le choix de fuir... Rien n'a été simple dans cette guerre si complexe. On voit les ressentis, contradictions, malheurs, souffrances, sacrifices...

« On a fait ce qu'on avait à faire »

On peut reprocher à la pièce d'être un peu trop longue, le désir de tout dire est compréhensible mais l'ensemble aurait pu être resserré.

Cela reste un moment de théâtre très beau et très intéressant avec une équipe excellente et un texte fort.

REPORT THIS AD

A voir !

*Conception, montage et écriture : Alice Carré et Margaux Eskenazi
Avec des extraits de Kateb Yacine, Assia Djebar, Jérôme Lindon, du Cadavre encerclé de Kateb Yacine et la préface d'Edouard Glissant, publiés par les Éditions du Seuil*

Mise en scène : Margaux Eskenazi

Avec Armelle Abibou, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami

Avigno

n été

2019

TOURN

ÉE

Du 17 au 19 octobre 2019 au Théâtre Aimé Césaire de

Fort-de-France 8 novembre 2019 à la Grange Dimière de

Fresnes

29 novembre 2019 au Centre Culturel le Marque Page de La Norville

Du 7 au 19 décembre 2019 au Théâtre Gérard Philipe – CDN de

Saint Denis 3 mars 2020 au Théâtre du Vésinet



©Loic-Nys

PORTRAIT

Margaux Ezkenazi et Alice Carré/ Qui se ressemble s'assemble

Mercredi 11 décembre 2019 - 17:21 | Mis à jour le Mercredi 11 décembre 2019 - 17:26

La rédaction ↵

En duo. Le spectacle de ces deux jeunes Dionysiennes, *Et le cœur fume encore*, est à voir jusqu'au 20 décembre au TGP. Une pièce forte, conçue par des jeunes femmes complices au regard clairvoyant et captivant sur l'histoire.



Margaux Ezkenazi et Alice Carré © Yann Mambert

L'une fait du théâtre, l'autre aussi. L'une vit à Saint-Denis, l'autre aussi, quartier Gare, dans le même immeuble. Mais pas au même étage. Et toutes deux investissent la scène du Théâtre Gérard-Philippe avec un spectacle de grande qualité et porteur de sens sur hier et aujourd'hui, *Et le Cœur fume encore*, qui porte sur la mémoire et les oublis de la guerre d'Algérie. Un spectacle qu'elles ont pensé, écrit et mis en scène ensemble, avec leur compagnie, Nova, et qui est le deuxième volet d'un diptyque intitulé *Écrire en pays dominé*.

Parallèlement aux représentations du TGP, le premier volet, *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*, tourne jusqu'en mars 2020 dans les lycées d'Île-de-France avec le TGP. Si Margaux Eskenazi fut la première à ressentir la passion du théâtre, toute petite, Alice Carré fut, elle, la première à connaître Saint-Denis, toute petite aussi. « *J'y ai vécu mes premiers mois car ma mère était dionysienne et par la suite j'y allais souvent en vacances dans la famille* », sourit-elle. Elle a ensuite vécu son enfance et son adolescence dans l'Essonne. Sa maman étant comédienne amateur au répertoire plutôt classique, Alice assistait souvent aux répétitions. « *Ça me fascinait, mais mon désir d'en faire ma vie est venu plus tard* », confie-t-elle.

Après le baccalauréat, elle entre en hypokhâgne, classe préparatoire littéraire, option théâtre. « *J'ai alors rencontré un prof helléniste génial qui m'a donné la passion des tragédies grecques. Par conséquent, comme j'avais la volonté de travailler dans le domaine des arts, je me suis dirigée vers le théâtre* », se souvient-elle. Très vite, elle monte un spectacle, suit un stage avec Christian Schiaretti au TNP de Villeurbanne tout en poursuivant son parcours universitaire qui se clôturera par une thèse sur les espaces vides et la scénographie contemporaine. Dès lors, Alice fera de multiples rencontres avec des artistes africains, théâtrales mais aussi politiques, notamment sur les rapports entre l'Europe et l'Afrique. Un jour, elle se présente à un concours de mise en scène à Lyon...

« La mise en scène me passionnait »

Toute petite, donc, Margaux Eskenazi voulait faire du théâtre. Elle a grandi à Paris, dans le XIX^e arrondissement, puis aux Lilas. « *Durant toute mon enfance et mon adolescence, j'ai suivi des cours de théâtre. Mais sans forcément avoir le désir d'être comédienne. C'est la question de la mise en scène qui me passionnait* », dit-elle. Après un bac option théâtre, elle aussi entre en hypokhâgne, toujours option théâtre, puis obtient un Master 2 en études... théâtrales. En 2007, elle monte la compagnie Nova, à l'époque une compagnie étudiante. Elle met en scène plusieurs spectacles, en parallèle intègre le comité de lecture du Théâtre du Rond-Point et devient assistante metteuse en scène. Puis son désir l'amène à découvrir et à travailler avec des compagnies d'Outre-mer et donc à découvrir des auteurs hors de la France métropolitaine. Elle intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris pour lequel elle présente une maquette de sortie en forme de spectacle sur la pensée de la négritude. Un jour, elle se présente à un concours de mise en scène à Lyon...

Saint-Denis, un vrai choix de vie

« *C'est là que nous nous sommes rencontrées ! Nous avons été recalées et ça nous a rapprochées*, disent-elles en riant. *Nous nous sommes dit : on va leur montrer.* » Et c'est comme ça que l'aventure a débuté... Elles plongent ensemble, fondent un projet commun, portées par un désir viscéral de théâtre et l'envie de travailler sur l'histoire, la colonisation ou plutôt l'amnésie coloniale. La mémoire et l'oubli. C'est ainsi que sont nés *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*, puis *Et le cœur fume encore*.

« *Nous voulions en finir avec les auteurs hommes, blancs et morts ! Et nous voulons créer des spectacles pensés dans et pour un territoire.* » Ce territoire, elles l'ont choisi. C'est d'abord Margaux qui est arrivée à Saint-Denis, en 2017. « *Je voulais vivre dans le 93* », dit-elle. Puis Alice, quelque temps plus tard, a trouvé un appartement, à Saint-Denis. Dans le même immeuble, mais pas au même étage. Elles en rient encore. Margaux, alors qu'elle attend son premier enfant, profite de la vie de quartier. « *C'est une vraie ville, complexe, avec son autonomie, son indépendance* », s'écrie-t-elle.

Alice enchérit : « *Il y a ici des espaces de résistance, des lieux de culture. C'est une ville qui bouge, qui est obligée d'inventer devant l'urgence de la situation.* » C'était pour elles une nécessité de jouer *Et le cœur fume encore* à Saint-Denis, ce spectacle créé à Mantes-la-Jolie, puis au Studio Théâtre de Stains. « *D'ailleurs, les paroles de militants FLN que nous avons recueillies pour le spectacle viennent d'ici* », révèlent-elles, comme pour confirmer cette volonté constitutive de leur travail de s'ancrer ici, là où elles vivent, là où le cœur de Saint-Denis fume encore.

Benoît Lagarrigue

Théâtre : la guerre d'Algérie sur scène à Saint-Denis

L'OAS, le FLN, les pieds-noirs... tous figurent dans la formidable pièce « **Et le cœur fume encore** ». À voir au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis.

Par Valérie Marin La Meslée

Modifié le 17/12/2019 à 09:52 - Publié le 16/12/2019 à 21:30 | Le Point.fr



Loup Balthazar, assise, et les comédiens de "Et le cœur fume encore"
© Loïc Nys

« Et le cœur fume encore » est un vers de Kateb Yacine extrait de la pièce *Le Cadavre encerclé* pour lequel l'auteur algérien fut menacé de mort à Bruxelles, en 1958. Jean-Marie Serreau et Édouard Glissant étaient avec lui à la première. Il leur fallait soulever le rideau, s'avancer devant le public en sachant qu'ils pouvaient y laisser leur vie. Du théâtre engagé...

Cette scène figure au cœur du nécessaire et formidable spectacle écrit par Margaux Eskenazi et Alice Carré. Il est à voir (absolument) au TGP de Saint-Denis – même par temps de grève – en lui souhaitant longue vie. On y croisait samedi dernier Alice Zeniter, l'autrice de *L'Art de perdre* venue rencontrer le public de cette traversée équitable des mémoires et des ravages – jusqu'à nos jours – de la guerre d'Algérie. « J'avais vu la pièce à Avignon la

première fois et j'étais sortie en larmes, avoue l'écrivaine. Ce soir, j'étais plus calme, déclare-t-elle en souriant. J'ai connu Alice Carré (coauteure de la pièce avec Margaux Eskenazi qui la met en scène, NDLR), pendant nos études. Sans le savoir, chacune de nous deux travaillait en parallèle sur ces thèmes. »

À chaque souffrance, un trait d'humour

C'est la troisième génération en France, confrontée à l'amnésie coloniale, celle qui a hérité des silences, mais qui a dit *ça suffit*, qui a interrogé parents, grands-parents, ici et là-bas. Sur scène, les témoignages recueillis, les archives, la matière littéraire et le texte original, réunis par une mise en scène volontairement didactique, mais pour autant intensément spectaculaire, vont et viennent entre 1954 et 2006. Et à travers sept comédiens, sept points de vue ô combien différents, l'heure est à ressentir, au plus profond.

Par exemple, ce qu'ont éprouvé les pieds-noirs en débarquant à Marseille. Quand un petit-fils demande à sa grand-mère comment ça s'est passé, elle ne parle que de douleur meilleure à taire, mais l'emmène quand même au cercle algérien pour que les autres lui racontent comment ils furent reçus en 1962... À chaque souffrance, et des plus ancrées dans le corps, correspond un rire, ou un trait d'humour, un décalage audacieux qui marche grâce au talent exceptionnel de la plupart des comédiens.

Voyez comment Jacqueline, fabuleuse Eva Rami, veuve d'appelé, réunit à Saint-Étienne, pour leurs « trente ans » les anciens combattants d'une SAS (section administrative spécialisée) avec l'espoir de fêter ça. Peu à peu, les vrais visages s'éclairent, tous sont fracassés de l'intérieur par leur guerre, les uns regrettent, les autres pas. Francis (excellent Lazare Herson Macarel), leur officier, est à ce point loyal envers la France qu'il a exfiltré le harki Ahmed. À ce point loyal, qu'il a rejoint l'OAS. Francis pleure. Et nous aussi. Obéir en fermant les yeux ? Ici on ne juge pas, on rejoue les cas de conscience et on interroge, en creux, les politiques.

On assiste ainsi à la convocation de Jérôme Lindon, éditeur des éditions de Minuit, au tribunal, pour avoir publié *Le Déserteur*, signé sous pseudo d'un sous-officier de l'armée française, Jean-Louis Hurst, dénonçant la torture en Algérie. Cette reconstitution est un grand moment de théâtre. Tout comme, plus quotidien, mais poignant, le dialogue de ce militant du FLN qui choisit la France après l'indépendance plutôt que le chômage en Algérie...

Et qu'on ne croit pas un instant que cette mosaïque soit cousue de fils blancs, car sur scène elle n'est cousue que de talents, celui d'Armelle Abibou, jouant Mado, la « pied rouge », Française engagée dans la reconstruction de l'Algérie d'après, jeune comédienne remarquée dans le rôle d'Aimé Césaire